

Zeitschrift: Suisse magazine = Swiss magazine
Herausgeber: Suisse magazine
Band: - (2010)
Heft: 251-252

Artikel: Artistes suisses en France au XIXe siècle
Autor: Czouz-Tornare, Alain-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

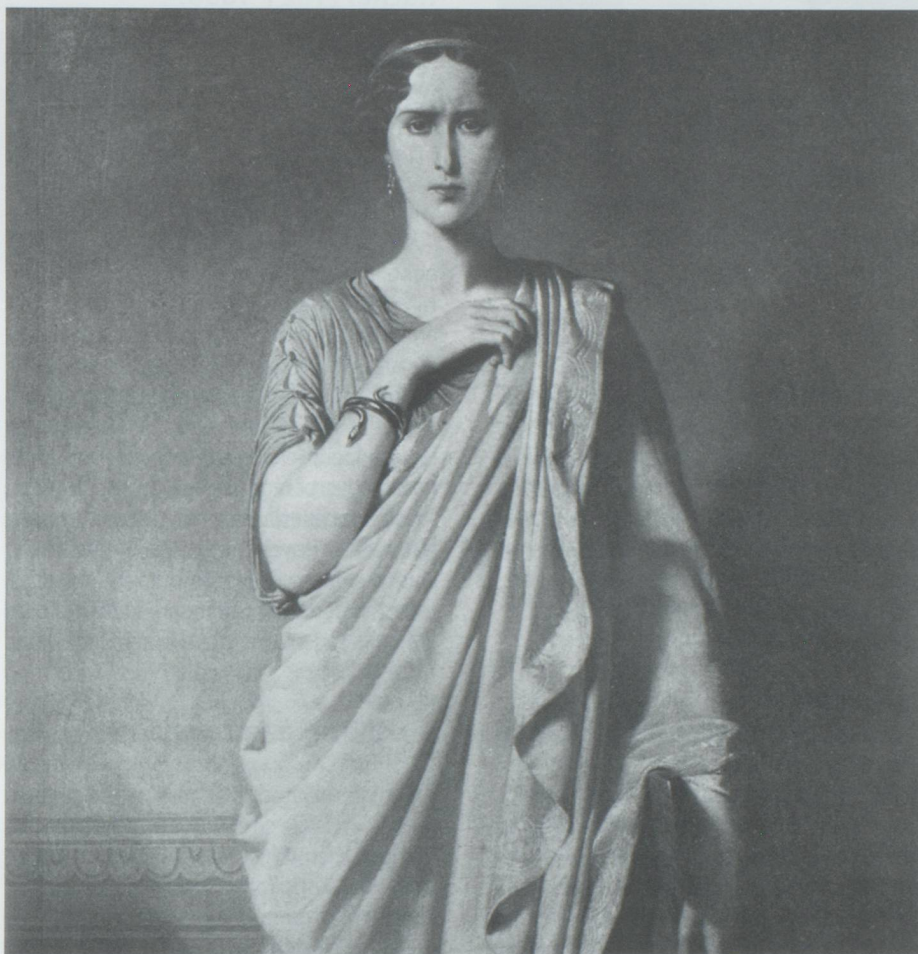
Artistes suisses en France au XIX^e siècle

par Alain-Jacques Czouz-Tornare

Suisses et Suissesses s'illustrèrent dans des domaines artistiques très divers comme nous le montrent les deux exemples fort contrastés que nous vous présentons ici : un bon peintre vaudois ayant cherché fortune dans la Ville-Lumière ; une tragédienne née en Argovie du temps où les Juifs n'avaient droit ni au chapitre ni à la nationalité suisse.

Charles Gleyre (1806-1874) et l'académie suisse... de Paris !

Son biographe William Hauptman nous rappelle que Charles Gleyre né le 2 mai 1806 à Chevilly, mourut à Paris le 5 mai 1874. Fils de Charles-Alexandre-Gabriel, paysan, et de Susanne Huguenin, de La Sarraz, il se retrouve orphelin en 1816. Il est alors envoyé à Lyon chez son oncle François où il « *entreprend ses premières études artistiques à l'école Saint-Pierre avec Claude Bonnefond. En 1825, il entre à l'École des Beaux-Arts à Paris, puis dans l'atelier de Louis Hersent. Dès 1828, il effectue un voyage en Italie qui aboutit en 1834 à une rencontre avec John Lowell, riche industriel américain, qui l'engage comme dessinateur pour une tournée autour du monde. En 1835, ils voyagent en Égypte et en Nubie, mais Gleyre, à la suite d'une maladie, doit quitter son patron à Khartoum. Malade et presque aveugle, il séjourne une année en Égypte et au Liban. Il retrouve Paris en 1838 en ramenant avec lui des centaines de dessins et des aquarelles* »¹. À Paris, le peintre vaudois² travaille quelque temps avec Ingres sur un projet pour le château de Dampierre en Île-de-France. On lui doit en 1840-1841 le plafond du vestibule du grand escalier d'honneur représentant « l'Abondance » entourée de quatre médaillons en grisaille. Gleyre expose en 1843 au Salon l'œuvre qui le fera passer à la postérité, *Le Soir*, plus tard appelée *Les Illusions perdues*. Ce tableau, qui fut l'icône de toute une génération, est tout simplement le plus



Rachel par Dubufe

ancien du Musée d'Orsay. Gleyre fut une cheville ouvrière de l'« Académie suisse », un atelier parisien prestigieux créé en 1815, que fréquenta Honoré Daumier et qui fut successivement dirigé par David, Gros, Paul Delaroche et qui, sous la direction de Gleyre depuis 1844 et durant plus de deux décennies, mit à la disposition des jeunes artistes un atelier et des modèles. Professeur à l'École des Beaux-Arts de 1843 à 1870, Charles Gleyre eut comme élèves des jeunes impressionnistes français : Pierre-Auguste Renoir, Alfred Sisley et Claude Monet, James McNeill Whistler, Jean Bazille. Ce lieu de formation de deux générations de peintres suisses, tels Albert

Anker, François Bocion, Albert de Meuron, Jean-Paul Milliet, Edmond de Pury, ne dispensait pas de cours, mais permettait aux jeunes peintres d'étudier ensemble le nu, le prix d'un modèle étant trop élevé pour un seul artiste. C'est là que Pissaro venu y travailler occasionnellement fera la connaissance de Monet en 1859, d'Armand Guillaumin et de Paul Cézanne en 1861. Gleyre termine en 1850 son célèbre *Major Davel*, pratiquement détruit en 1980, qui fait sensation lors de son exposition à Lausanne et en 1858 *Les Romains passant sous le joug*. « Dès 1849, il arrête de participer aux Salons parisiens en signe de désapprobation contre le



Sculpture de Rachel à la Pfaueninsel de Berlin

▷ gouvernement de Napoléon III, mais il continue d'exposer en Suisse. Lors de l'Exposition universelle de Paris de 1867, il organise le pavillon suisse³. Pendant les années 1850 et 1860, Gleyre se lie d'amitié avec des figures majeures du champ artistique, entre autres Gustave Flaubert, Alfred de Musset et Maxime Du Camp.

La Suisse de l'Académie Ranson

À relever qu'au début des années 1930, l'Académie Ranson, fondée en 1908 à Paris, accueille un large groupe de jeunes artistes qui seront parmi les plus actifs dans la nouvelle École de Paris, laquelle rassemble tous les créateurs ayant contribué à faire de Paris le foyer de la création artistique jusque dans les années 1960. En 1931, France Ranson confie la direction de l'Académie à Harriet Von Tschudi Cérésolle, originaire du canton de Glaris, elle-même élève depuis 1929 et sculpteur. Harriet Cérésolle organise de nombreuses expositions et, en développant une activité proche du mécénat, soutient les jeunes artistes. Des amitiés se nouent entre les élèves, Manessier, Le Moal, Vera Pagava, Stahly, Wacker, Étienne Martin, Zelman, Klinger. Parmi les professeurs fondateurs de cette académie figure le peintre lausannois Félix Vallotton (1865-1925), sans cesse à la recherche de nouvelles formes d'expression, qui tout jeune déjà, était parvenu à se faire un nom auprès de l'avant-

garde parisienne. Sa renommée devint internationale grâce à ses gravures sur bois et à ses illustrations en noir et blanc qui firent sensation.

La célèbre tragédienne Rachel (1821-1858)

La présence de Rachel dans cette chronique en surprendra plus d'un et j'avoue que j'ignorais son lien avec la Suisse jusqu'au 27 février 2010, date de la conférence prononcée par Alexandre Walewski sur son ancêtre Marie Walewska dans le cadre de la troisième Journée d'études napoléoniennes à Morges. Élisabeth Rachel, la grande actrice française est en fait issue d'une famille juive de passage en Argovie au nord de la Suisse. Élisabeth Rachel est née dans l'auberge de Mumpf, au bord du Rhin dans le district de Rheinfelden, le 21 ou 28 février 1821, au hasard des pérégrinations de ses parents, Jacob (Jacques) Félix et Esther Thérèse (Thérésia) Hayer ou Haya, colporteurs, acteurs et chanteurs ambulants qui désiraient se rendre à Endingen, la seule localité de la région qui tolère le séjour de Juifs.

Un ghetto à la campagne

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, Lengnau et Endingen (AG) situés à 4 kilomètres l'un de l'autre, sont les seuls villages en Suisse où les Juifs ont l'autorisation de s'installer. Des Juifs commencent à s'établir à Lengnau à partir de 1622 et à Endingen, sur le cours de la Surb, à partir de 1678, en raison de la proximité des foires de Zurzach et de Baden. Dès 1776, une loi fédérale restreint l'établissement des Juifs en Suisse aux seules communes d'Endingen et de Lengnau. L'acquisition de la terre leur étant interdite, ceux-ci sont surtout des commerçants, des colporteurs ou des négociants en bétail. Le lieu était connu loin à la ronde. Pas facile pourtant d'être juif en Suisse à l'époque. Le 21 septembre 1802, la communauté juive est assaillie par une horde de chrétiens qui pillent et ravagent tout sur leur passage. L'historien Georges Andrey écrit à ce sujet : « Ces faits sont entrés dans l'Histoire sous le nom de "guerre des Tissus" ou encore de "guerre des

Pruneaux", cela par allusion aux balles d'étoffes volées et aux pruneaux bien mûrs – c'était l'automne – maraudés sans vergogne. En réalité, sous ces appellations à l'accent pittoresque, c'est un pogrom qui a été commis : leurs auteurs étaient des paysans de la région, mus par un anti-sémitisme primaire »⁴. En 1850, on dénombre 1 515 Juifs qui vivent dans les deux villages. Suite à la reconnaissance tardive de la liberté d'établissement des Juifs en 1866 et de culte en 1874 par le gouvernement fédéral, ceux-ci quittent progressivement la commune. Jacques Félix et sa femme se disent nés respectivement à Metz et à « Gers Bas-Rhin » (Gerstheim). Rachel est la seconde fille du couple qui aura encore un fils, Raphaël, et trois filles. Après avoir vécu quatre ans (1826-1830) à Hirsingue dans le Sundgau alsacien, tout près de la frontière suisse, la famille se fixe à Lyon puis à Paris en 1831 où elle s'installe dans des conditions précaires rue des Mauvais-Garçons, puis place du Marché-Neuf. Rachel débute sur une scène privée, l'école dramatique du passage Molière, puis ses parents signent pour elle un engagement au Gymnase le 7 janvier 1837. Rachel va révolutionner l'interprétation de la tragédie classique. En octobre 1838, elle remporte son premier triomphe dans le rôle d'Hermione de l'*Andromaque* de Racine. Son jeu novateur est accueilli avec exaltation par les critiques. C'est seulement à cette époque qu'elle apprend à lire, à écrire et à prononcer le français sans accent. Le comte Molé lui fit un jour ce compliment : « Vous avez sauvé la langue française ». À quoi cette femme pleine d'esprit répondit : « C'est bien heureux ne l'ayant jamais apprise ! ». En 1843, elle crée une Phèdre inoubliable. Même l'impitoyable Sainte-Beuve tresse des couronnes à celle qui fut l'une des gloires qui ont façonné le prestige du Théâtre-Français. Elle sera la première grande actrice française à entreprendre une tournée en Amérique, de 1855 à 1857⁵. « Les annales cancanières du Théâtre-Français nous apprennent que c'est le père lachaisien Louis Véron, administrateur de l'Opéra de 1831 à 1835 et fondateur de La Revue de Paris, qui eut le suprême privilège de défricher de toutes membranes impubères, le corridor dans lequel le poète Alfred de Musset, le journaliste Émile de Girardin, l'avocat



Charles-Marc-Gabriel Gleyre : Le soir ou les illusions perdues

Emmanuel Arago, l'éditeur Michel Lévy, le banquier Bischoffsheim et l'acteur dramatique François Ponsard, pour ne citer qu'eux, promèneront l'objet de leur virilité. Lors d'une soirée chez le comte Molé, Rachel aurait répondu "Chez toi, ce soir, pour rien" à la missive sans appel du rejeton royal, le prince de Joinville, qui lui demandait "Où ? Quand ? Combien ?". De plus, les deux accouchements de la tragédienne donnèrent un petit-fils à l'empereur Napoléon 1^{er} et un autre à son fidèle complice, le maréchal Bertrand, qui accompagna l'infortuné despote dans sa relégation forcée sur l'île Sainte-Hélène »⁶. Elle eut une liaison avec le prince de Joinville, fils de Louis-Philippe. Après le comte Walewski, elle aura pour amants le prince Napoléon, fils du roi Jérôme, frère de l'empereur Napoléon, et Arthur Bertrand, fils du grand maréchal, dont elle eut aussi un fils. Elle meurt le 3 janvier 1858 au Cannet, dans les Alpes-Maritimes. Sa tombe est visible au Père-Lachaise à Paris, 7^e division.

La descendance de Rachel

Entre deux mariages, le fils naturel de l'empereur Napoléon 1^{er} (1769-1821) et de Marie Walewska (1786-1817) née Laczynska, Alexandre Florian Joseph, comte Colonna Walewski (1810-1868)⁷, diplomate de grand talent élevé en Pologne et en Suisse, célèbre ministre des Affaires étrangères de Napoléon III, entretenait jusqu'au 12 mars 1846 une liaison

avec Rachel Félix (1821-1858), dont il eut un fils Alexandre Antoine (1844-1898)⁸, né à Marly-le-Roi le 3 novembre 1844. Reconnu et adopté par son père, le garçon, après la disparition de sa mère, sera éduqué par son père lequel voulait « le soustraire à l'influence qu'il jugeait néfaste de la famille Félix »⁹. Ce diplomate est tout bonnement le seul héritier mâle du fils adultérin du fondateur de la IV^e dynastie, dont sont issus jusqu'à nos jours les différentes branches connues de la famille comme Colonna Walewski qui a donné plusieurs grands serviteurs de l'État à la France. Rachel est donc la seule femme à avoir donné une descendance à Napoléon ! La tombe d'Alexandre se trouve également au Père-Lachaise dans la 66^e division (1^{ère} ligne). À relever que c'est le petit-fils de Rachel, André Walewski (1871-1954), qui a l'idée de faire circuler dans Paris des voitures de place à moteur en lieu et place des omnibus et des voitures de place tirées par des chevaux. Il n'est autre que le premier homme au monde à avoir créé des taxis automobiles. Il est ainsi le fondateur en 1903 de la compagnie des automobiles de place G. 7, la première compagnie de taxis du monde en importance, dont sont tout simplement issus les fameux « taxis de la Marne » qui contribuèrent à empêcher la prise de Paris par les Allemands au début de la guerre 14/18. Arnaud Chaffanjon nous rappelle que cet ami de Louis Renault « avait aussi inventé un modèle de pneu et le premier vélo à moteur en 1919, industrialisé et connu depuis sous d'autres noms : le

cyclo-tracteur, ancêtre du vélosolex »¹⁰. Plusieurs membres de la famille Walewski sont de nos jours résidents français en Suisse, notamment à Verbier et Genève. ■

Chronique « Ces Suisses qui ont créé la France » n° 31 - En partenariat avec les Archives de la Ville de Fribourg/CH et le Musée franco-suisse de Rueil-Malmaison

¹ Notice Charles Gleyre pour le DHS, vol. 5, 2006, p. 642-643.

² Voir à son sujet : Catherine Lepdor, *Charles Gleyre, le génie de l'invention*, Éditions 5 Continents, 2006.

³ Article Gleyre, DHS, op. cit., p. 643. William Hauptman, *Charles Gleyre 1806-1874*, Princeton, N.J., Princeton University Press et Institut suisse pour l'étude de l'art, 1996, 2 vol., 1996.

⁴ Georges Andrey, *L'Histoire de la Suisse pour les nuls*, Paris First, 2007, p. 238 : « Le pogrom de 1802 dans le Aurbtal (Argovie) ».

⁵ Élisabeth Rachel Félix, dite Rachel, M-P. Hamache et C. Lévy, in *Archives Juives*, Revue d'histoire des Juifs de France, N° 32/2, 2^e semestre 1999. *Rachel, la divine tragédie*, Claude Dufresne, Éditions Michel Lafon, février 2002.

⁶ Texte des Amis et passionnés du Père-Lachaise. Cf. site http://www.appl-lachaise.net/appl/article.php3?id_article=258

⁷ Sur la branche française des Colonna Walewski voir le site Walewski.org

⁸ Joseph Valynseele, *La Descendance naturelle de Napoléon 1^{er}*, 1954 ; François de Bernardy, *Alexandre Walewski (1810-1868), le fils polonais de Napoléon III*, Perrin Paris, 1976.

⁹ Dominique de la Barre de Raillcourt, « La famille Walewski », p. 57.